

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) **Item**[36. Val-Richer, Jeudi 14 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

## **36. Val-Richer, Jeudi 14 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Autoportrait](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Portrait \(Dorothee\)](#), [Relation François-Dorothee](#)

### **Relations entre les lettres**

**Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)**

[40. Paris, Samedi 16 septembre 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)  
*est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### **Présentation**

Date 1837-09-14

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Voilà la troisième fois aujourd'hui. Je m'étais promis ce matin d'attendre à demain.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°70/98-99

# Information générales

LangueFrançais

Cote

- 141, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/41-47

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°36 Du Val-Richer, Jeudi 5 heures

Voilà la troisième fois aujourd'hui. Je m'étais promis ce matin d'attendre à demain. Mais j'en ai trop envie. Ma solitude me pèse trop. Je ne suis pas en train de résistance. Je suis fatiguée. J'ai voyagé cette nuit par un temps effroyable, la pluie, le vent, le froid, et une pauvre lune qui se débattait pour jeter au milieu de ce chaos un peu de lumière. Je ne me suis pas bien nettement aperçu de tout cela. Je rêvais, mais d'un rêve qui ne parvenait pas à l'illusion. Il faut de la foi en rêve comme dans la veille. Je crois que sans la regarder, sans y penser cette tourmente de l'atmosphère m'a troublé et dérangé au fond de cette voiture où j'étais pourtant bien seul, bien enfermé.

Le soleil est revenu depuis que je suis ici ; du soleil pour mes yeux, mais non pas pour mon âme. Il y a longtemps que je n'ai été à ce point en disposition triste et faible. On me croit beaucoup de force, et j'en ai. Mais la force ne supprime aucune de nos faiblesses. Elle les empêche. Es, rien ne de gouverner notre conduite; voilà tout. Du reste je ne sais pourquoi j'appelle cela une faiblesse. Le vide est immense mais pas trop, pas plus que n'était le bonheur. Il est juste d'en sentir l'absence aussi vivement que la possession. Mes enfants, m'ont reçu avec transport. J'en ai été ému jusqu'à la reconnaissance. Je les aurais volontiers remerciés de leur joie. Je désire que vous les connaissiez. Mais vous ne les verrez jamais habituellement. C'est grand dommage. Ils vous aimeraient. Ils ont le cœur très prompt, très développé. Leur affection joyeuse, confiante, caressante, vous ferait du bien. Je voudrais vous voir entourée de sentiments doux, tendrement empressés. Je ne serais point jaloux de ce que vous y pourriez prendre de distraction même de plaisir.

Je vous trouve si seule de cœur ! Cela pèse sur le mien à toutes les heures du jour. Quand je ne suis pas là, vous êtes obligée de tout faire vous-même pour vous. Cependant si je devais perdre quelque chose la moindre chose à ce que vous trouveriez ailleurs aurais-je assez de vertu pour m'y résigner ? Je ne crois pas. Certainement non, je ne crois pas. Et me voudriez-vous cette vertu là ? J'espère bien que non. Imaginez qu'hier en arrivant à l'hôtel des poste pour monter en voiture, la première personne que j'aie aperçue dans la cour, c'est l'ambassadeur de Sardaigne qui venait embarquer, dans la malle poste de Turin, ce savant Prémontais qui a dîné avec nous mardi, et qu'il aime beaucoup. J'ai eu de cette rencontre, une joie d'enfant. Il me semblait qu'à côté de M. Brignole, j'entrevois une autre figure, seulement, il était entre elle et moi. C'était autrement mardi. J'aime mieux mardi.

Vendredi, 8 heures

J'ai beaucoup dormi. La pluie est ce matin plus épaisse que jamais. Je n'y ai pas regret. S'il faisait beau, il faudrait se promener, aller, venir être un peu en harmonie avec le soleil. Je resterai beaucoup dans mon cabinet. Mais j'y ai regret pour vous. Vous avez besoin d'air, de promenade moralement comme physiquement. Et puis soit santé, soit caractère, ces contrariétés-là vous atteignent plus que moi. En tout vous êtes sensible aux petites contrariétés. " Je suis un peu enfant gâté. " me disiez-vous l'autre jour. Il y a du vrai. Le cours de votre vie est pour beaucoup en cela. Vous avez été cruellement frappée, peu contrariée. Vos épreuves se sont passées dans la région haute. Au dessous dans celle des petits intérêts, et des petits plaisirs, vous avez eu, vous avez fait tout ce que vous avez voulu. Il en résulte quelques fois. Et vous entre la gravité si égale, si dédaigneuse de votre nature, et votre vivacité, votre susceptibilité sur des choses qui au fond ne vous font rien, et ne vous touchent qu'à la surface un contraste singulier pour qui ne vous connaît pas. J'aime ce contraste. Il dit qui vous êtes, d'où vous venez, comment s'est passée votre vie. J'aime que le caractère les impressions, les habitudes, d'une personne, d'une femme surtout soient l'écho vrai, l'image vivante de sa destinée.

Il faut aux hommes plus d'indépendance de disponibilité ; il faut qu'ils soient plus prêts et moins sensibles à toutes choses. Restez comme vous êtes Madame, un peu enfant gâté dans le menu détail de la vie. Cela me plaît, et je n'y perdrai rien. Vous voyez où j'aboutis toujours.

11 heures Voilà votre lettre, votre charmante lettre. Vous aimez que le dernier mot soit le plus tendre. Eh bien oui, ce sera le plus tendre, de beaucoup le plus tendre. Quelque mal que vous en disiez quelques fois, rien ne vaut adieu. Adieu, Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 36. Val-Richer, Jeudi 14 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1837-09-14.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 25/08/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/944>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur141

Date précise de la lettreJeudi 14 septembre 1837

Heure5 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024



710/10

Vait tous ce  
 l'usage, est  
 igneuse de  
 susceptible  
 ven en re-  
 parte d'ingulier  
 ce contraste.  
 comme s'est  
 de, les  
 de, de  
 sage vivante  
 plus,  
 but qu'on  
 de toute chose  
 a peu enfant  
 cela me  
 voyez ou

de vous rémer  
 de bien ou,  
 au taudre,  
 si, rien ne

Voilà la troisième fois  
 aujourd'hui. Je m'étois promis ce matin d'attendre à  
 demain. Mais j'en ai trop envie. Ma solitude me  
 pèse trop. Je ne suis pas en train de résister. Je  
 suis fatigué. J'ai voyagé cette nuit par un temps  
 effroyable, la pluie, le vent, le froid, et une pauvre  
 femme qui se débattait pour jeter au milieu de ce  
 chaos un peu de lumière. Je ne me suis pas bien  
 nettement aperçu de tout cela. Je rêvais, mais d'un  
 rêve qui ne parvenoit pas à l'illusion. Il faut de  
 la foi en rêve comme dans la veille. Je crois que,  
 sans la regarder, sans y penser, cette tourmente de  
 l'atmosphère m'a troublé et dérangé au fond de  
 cette voiture où j'étais pourtant bien tout, bien  
 enfoncé. Le Soleil est revenu depuis que je suis  
 ici; du Soleil pour mes yeux, mais non pas pour  
 mon âme. Il y a longtemps que je n'ai été à ce  
 point en disposition forte et faible. On me croit  
 beaucoup de force, et j'en ai. Mais la force ne  
 supprime aucun de nos faiblesses. Elle les empêche  
 de gouverner notre conduite; voilà tout. Du reste,  
 je ne sais pourquoi j'appelle cela une faiblesse.

La joie est immense, mais pas trop, pas plus que  
n'est le bonheur. Il est juste des larmes l'absence metti  
vivement que la possession.

Mes enfans sont venus avec transport. On ne  
est ému jusqu'à la reconnaissance. De les aurais  
volontiers remerciés de leur joie. De désir que vous  
les remerciiez. Mais vous ne les verrez jamais  
habituellement. C'est grand dommage. Il est le  
cœur très prompt, très développé, <sup>très impressionnable</sup> d'une affection  
joyeuse, confiante, curieuse, vous ferez du bien.  
Je voudrais vous voir entouré de tant de doux  
tendrement ému. Je ne serais point jaloux  
de ce que vous y pourriez prendre de distraction,  
même de plaisir. Je vous trouve si lente de cœur  
cela ~~me~~ pèse sur le mien à toute les heures du  
jour. Quand je ne suis pas là, vous êtes obligée  
de tout faire vous-même pour vous. Cependant,  
si je devais perdre quelque chose, la moindre  
chère à ce que vous trouveriez ailleurs, aurais-je  
assez de vertu pour m'y résigner? Je ne crois pas,  
certainement non je ne crois pas. Et me  
voudriez-vous cette vertu-là? J'espère bien que  
non.

Imaginez qu'hier, en arrivant à l'hôtel de

Poste pour mes  
que j'ai aper  
de Sardaigne  
poste de Suen  
avec vous mes  
cette rencontre,  
qu'à côté de la  
figure. Autem  
autrement mes

J'ai beaucoup  
éprouvé que j'ai  
fairet beau, à  
être un peu  
beaucoup dans  
vous. Non à  
encorement ce  
est caractère  
plus que moi.  
petites contes  
me ditiez vous  
cours de vol  
Vous avez été  
Mon éprouvé  
au dessous;

plus que  
l'absence melle  
part. S'en ai  
le le, aurais  
deux, que vous  
vez jamais  
Il ont le  
un affectueux  
est de bien.

estimez beaucoup  
ont jalousie  
destruction  
toute de cause  
les heures du  
us été obligée  
pendant  
meindra  
aurais je  
le ne crier pas  
Et me  
du bien que

l'hôtel de

Porte pour monter en voiture, la première personne  
que j'ai aperçue dans la cour, c'est l'ambassadeur  
de Sardaigne qui venait ambroquis, dans la mallo-  
poste de Turin, le Comte Nivernois qui a dîné  
avec nous mardi, et qui aime beaucoup. J'ai eu de  
cette rencontre, une joie d'enfant. Il me sembloit  
qu'à côté de M<sup>lle</sup> Brignole, j'entrevois une autre  
figure. Seulement, il était entre elle et moi. C'était  
autrement mardi. J'aime mieux mardi.

Mardi 8 heures.

J'ai beaucoup dormi. La pluie est ce matin plus  
épaisse que jamais. Je n'y ai pas regret. S'il  
faisait beau, il faudrait se promener, aller, venir,  
être un peu en harmonie avec le soleil. Je resterais  
beaucoup dans mon cabinet. Mais j'y ai regret pour  
vous. Vous avez besoin d'air de promenade,  
moralement comme physiquement. Et puis, c'est votre  
côté caractère, les contradictions, là vous atteignent  
plus que moi. En tout vous êtes susceptible aux  
petites contradictions. Je suis un peu enfant gâté.  
me distiez vous l'autre jour. Il y a du vrai. Le  
cours de votre vie est pour beaucoup en cela.  
Vous avez été cruellement frappé, peu contrarié.  
Vos épreuves se sont passées dans la région haute.  
En dessous, dans cette des petits intérêts et de

710/10

petites plaisies, vous avez eu, vous avez fait tout ce que vous avez voulu. Il en résulte quelquefois, en vous, entre la gravité si égale, si redoublée de votre nature, et votre vivacité, votre susceptibilité des choses qui au fond ne vous font rien, et ne vous touchent qu'à la surface, un contraste singulier pour qui ne vous connaît pas. J'aime ce contraste. Il dit qui vous êtes, d'où vous venez, comment s'est passée votre vie. J'aime que le caractère, les impressions, les habitudes, d'une personne, d'une femme surtout, soient l'écho vrai, l'image vivante de sa destinée. Il faut aux hommes plus d'indépendance, de disponibilité, il faut qu'ils soient plus prêts et moins susceptibles à toutes choses. Restez comme vous êtes, Madame, un peu enfante gâté dans le même état de la vie. Cela me plaît et je n'y perdrai rien. Vous vivez où j'aboutis toujours.

11 heures

Voilà votre lettre, votre charmante lettre. Vous aimez que le dernier mot soit le plus tendre. Eh bien oui, le sera le plus tendre, de beaucoup le plus tendre. Quelque mal que vous en disiez quelquefois, rien ne vaut adieu - adieu - adieu.

aujourd'hui. Je  
 demain. Mais  
 père trop. Le  
 suis fatigué. et  
 effroyable, la  
 l'une qui se dit  
 chaos un peu  
 tellement aperçu  
 rêve qui ne p  
 la foi en rêve  
 sans la regard  
 l'atmosphère  
 cette voiture  
 enfermé. Le  
 illi; die soleil  
 mon ame. Et  
 prout en dis  
 beaucoup de  
 Supprime aussi  
 de gouverner  
 je ne sais p